

## VI

## La famille royale.

Au moment où Victoria monta sur le trône, il lui restait du côté paternel trois oncles et quelques cousins. Ces oncles étaient les ducs de Cumberland, de Sussex et de Cambridge. Le premier, très-népopulaire dans son pays natal, devenait roi de Hanovre, pays dont les lois n'admettent pas la succession féminine. Il se trouvait par conséquent héritier de cette couronne à l'exclusion de sa nièce, et ce fut à la grande satisfaction du peuple anglais, qui préféra perdre cet apanage plutôt que de le conserver avec un souverain en partie allemand, obligé de se partager entre deux peuples.

Le duc de Sussex était veuf de la belle lady Augusta Murray, qui lui avait donné deux enfants, un fils et une fille. Par des intrigues de cours, ce mariage avait été rompu quant à ses effets civils en Angleterre, mais l'on tardait encore à ôter à Sir Augustin d'Este ses droits de succession éventuels au trône de Hanovre. Car la loi de ce pays excluait les souverains infirmes, et le prince de Cumberland était aveugle. Mais son père, devenu roi, fit rapporter le statut qui aurait empêché son unique enfant, l'ex-souverain actuel, d'hériter de la couronne. La fille du duc de Sussex, Mlle d'Este, a été très connue à Paris pour son esprit et pour sa beauté. Le troisième oncle de la reine, le duc de Cambridge avait aussi deux enfants, le duc actuel du même nom, commandant en chef de l'armée anglaise, et la princesse Marie, aujourd'hui duchesse de Teck.

Les deux cousins de Victoria, les princes de Cumberland et de Cambridge, à peu près du même âge qu'elle, furent aussitôt mis en avant comme candidats matrimoniaux. Mais par des motifs divers, tous deux se trouvèrent également écartés. Ni l'un ni l'autre ne plaisait particulièrement à la reine, tandis que la duchesse de Kent et Léopold favorisait tout bas leur neveu Albert.

Les ministres whigs alors au pouvoir n'aimaient guère les Cum-

berland, qui représentaient le parti ultra-tory, et qui à ce titre étaient assez cordialement détestés par tous les hommes de nuance libérale. Pas de vice d'ailleurs à cette époque qui ne fût attribué au père et au fils. Les temps sont bien changés depuis. Ces jours derniers on a vu le vieux roi de Hanovre accompagné de toute sa famille, rendre visite à la reine Victoria, et être particulièrement bien accueilli du peuple anglais.

Par une coïncidence singulière, cette arrivée a suivi le séjour à Windsor de l'impératrice Augusta à peine moins étroitement alliée que George V à la reine d'Angleterre. Dans l'intervalle de ces deux visites, se place une promenade au château de l'ex-impératrice Eugénie. Rencontre de circonstances fortuites sans doute, mais bizarres aussi, et qui ne laisse pas de fournir un texte à ceux qui spéculent volontiers sur les vicissitudes humaines. Parmi les bruits qui circulent depuis lors, on parle d'une double alliance entre les enfants cadets de la reine et le prince et la princesse de Hanovre.

Quant à l'autre prétendant de sa jeunesse, Victoria l'aurait aussi repoussé sans hésitation. Cependant le prince de Cambridge avait pour lui les vœux d'une partie de la nation, car il possédait l'avantage d'être Anglais de naissance et d'éducation. Mais l'entourage de la reine, nous l'avons vu, penchait pour le prince de Cobourg; et elle-même ne tarda pas beaucoup à fixer son choix.

Son mariage n'offrait aucun avantage politique. Il ne fit que resserrer les liens qui l'unissaient déjà à la famille maternelle. Du reste l'intolérance protestante limite à tel point le cercle des alliances possibles pour la maison d'Angleterre, qu'il est toujours difficile à ses membres de sortir des cousins. Sous le rapport domestique, Victoria a connu tous les bonheurs. Heureuse mère de neuf enfants, elle n'en a perdu aucun, et sept d'entre eux ont déjà contracté mariage.

Le prince de Galles est le deuxième dans l'ordre de la naissance. Venu au monde à Buckingham-Palace, le 9 novembre 1841, il fit ses premières études sous la direction de deux ministres protestants,

d'un avocat et d'un simple professeur laïque. Mais Albert aussi, autant que possible, dirigeait l'éducation de son fils. En grandissant le jeune prince passa une année à Edimbourg, et puis se rendit à Oxford où il suivit les cours de Christ-Church-College, enfin il les termina par un séjour à Cambridge. C'est le premier héritier du trône, en Angleterre, qui se soit assis sur les bancs de l'école, avec des camarades non royaux. Le même système, adopté en France par les princes d'Orléans, a été appliqué au fils de Victoria; il a suivi les études publiques sans se mêler, sauf de rares exceptions, aux jeux des autres élèves. On n'a pas fait choix d'une seule université, mais il a passé par les trois fameux centres d'éducation du Royaume-Uni.

A la mort de son père, le prince de Galles avait à peine vingt ans. La voix publique a prétendu qu'il y avait déjà eu conflit entre eux, le fils se targuant de la supériorité dont il jouirait un jour. On a même attribué à ce naissant antagonisme une blessure cruelle infligée au cœur maternel, et que le temps aurait en peine à guérir. Du reste il serait difficile de voir deux natures plus dissemblables que celles du père et du fils, séparés déjà par leurs positions respectives. Le prince de Galles aime instinctivement le plaisir. Toutes les émotions vives lui sourient. Chasseur, fumeur, gros mangeur, il ne déteste rien.

A défaut d'autre sport il s'est enrôlé dans une brigade de pompiers, et avec son ami, le duc de Sutherland, il accourt au premier signal pour éteindre un incendie. On n'aura pas oublié quelques-unes de ses escapades plus regrettables à Paris. Le public se rappelle également la visite qu'il fit à Garibaldi, lorsque le vieux condottiere s'avisait d'aller quémander de la popularité, voire des aurores, à Londres.

Du reste la grandeur porte toujours ses écueils. On a démocratisé l'éducation des princes. Les maux changent d'aspect ou de nature, mais sans pour cela cesser d'exister.

L'héritier du trône d'Angleterre n'a jamais servi quoiqu'il ait vécu